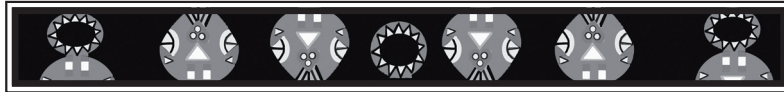


EBOLA

Eve Æmor



Comme son titre l'indique, ce récit va mettre en scène l'un des virus les plus fantasmatiques de ces dernières années. Il a alimenté les scénarii catastrophes de plusieurs films, et se retrouve très logiquement au sommaire d'une anthologie sur l'Afrique. Après tout, il en est, comme l'humanité, originaire. D'ailleurs, le thème de cette nouvelle pourrait se résumer par « et ce serait bien qu'il y reste. » Mais si nos désirs devenaient toujours réalité, les écrivains d'imaginaire seraient au chômage !



Un cahot plus fort que les autres tira Obame de sa torpeur. Il esquissa un étirement pour soulager ses articulations endolories, il pouvait à peine bouger dans cet espace restreint. Impuissant, il s'adossa le plus confortablement possible aux parois du container.

Il était plongé dans une obscurité presque totale. Mais, même s'il avait pu y voir, il n'avait plus de montre, plus aucun moyen de savoir depuis combien de temps il était coincé là.

Une autre secousse le propulsa violemment, la tête la première contre la cloison. Il leva une main pour se frotter le front, et sourit.

Il était en vie, malgré tout. Il avait tout perdu, mais il était en vie. Il allait s'en sortir. Quelques heures encore, et il serait en sécurité.

En sécurité. Comme ces mots semblaient étrangers à présent.

Pourtant, lorsque leur petit village perdu au sud-ouest de Kisangani avait été épargné par la maladie qui avait dévasté la plus grande partie de l'Afrique noire, Obame et les siens avaient cru en la clémence divine.

Tout n'avait pas été facile, ils avaient dû couper tout lien avec l'extérieur, renoncer au commerce le long du fleuve Lomani, essayer de vivre en autarcie dans la mesure du possible. Et ils avaient réussi, ils s'en étaient sortis. Tant de mois passés à espérer, à se priver de tout, à attendre.

Pour rien. La maladie les avait tout de même frappés. Impitoyable.

Derrière ses paupières closes, les images défilaient comme chaque fois qu'il fermait les yeux depuis plusieurs semaines. Il revoyait ses parents, ses frères et sa petite sœur, Battou...

Battou et ses grands yeux d'ébène qui brillaient comme des perles noires lorsqu'il jouait du balafon. C'était ainsi qu'il préférait l'évoquer, heureuse, libre, dansant au son de sa musique les soirs de veillée, plutôt qu'étendue sur la paillasse, mourante.

Elle avait été la dernière, et Obame se rappelait son agonie avec une clarté terrifiante. Il était resté auprès d'elle jusqu'à la fin, impuissant. Il l'avait vue traverser toutes les affres de la maladie. Il pouvait encore entendre sa respiration sifflante tandis qu'elle tentait de retrouver son souffle. Il sentait encore le poids de sa petite main dans la sienne alors qu'elle se tordait de spasmes en balbutiant son prénom. Il n'avait rien pu faire d'autre que lui passer un linge frais sur le front en lui promettant qu'elle allait s'en sortir. Il lui avait menti, la regardant lutter inutilement pendant qu'un sang épais, vicié, inondait son thorax à chaque battement douloureux de son cœur fatigué.

Il était resté là, sans rien pouvoir faire, jusqu'à ce la mort vienne enfin la délivrer. La laissant froide, étendue sur sa couche, ses yeux sans vie, injectés de sang, fixés sur lui en un reproche muet.

Elle était partie. Elle, le dernier lien qui le rattachait à ces lieux. Ce village, qui résonnait naguère de chants et de rires, n'était plus qu'une nécropole.

Obame ne savait pas combien de temps il était resté là, prostré, le médaillon de baptême de sa sœur serré entre ses mains jointes. Les lèvres articulant une prière muette. Il n'avait pas bougé lorsqu'un droïde de surveillance avait pénétré dans la case pour en scanner le contenu.

En avait-il seulement eu conscience ?

Dans son esprit, la même question revenait, entêtante.

Pourquoi ?

Pourquoi la mort n'avait-elle pas voulu de lui ? Pourquoi tout le village avait-il été décimé ? Ses amis, sa famille, ses voisins ? Pourquoi pas lui ? Pourquoi lui, était-il toujours en vie ?

Il avait baissé les yeux sur le visage émacié de sa sœur. Et, finalement, le bruit sourds des rotors d'hélicoptère l'avait tiré de sa torpeur. Contre toute attente, une étincelle d'instinct de survie s'était réveillée au fond de lui. Il n'avait pas échappé à la maladie pour finir comme ça.

Il s'était levé d'un bond et était sorti de la case. Dans le ciel d'un bleu tellement limpide qu'il en était presque douloureux, il avait vu arriver les engins volants. Quatre hélicoptères aux soutes emplies de napalm qui venaient tout brûler. Peu importait qu'il y ait ou non des survivants.

Le cœur battant, Obame s'était élancé, foulant le sol sablonneux de ses pieds nus.

Et la chaleur infernale s'était abattue sur lui.

Depuis que le virus Ébola avait muté et se transmettait par voie aérienne, la politique de l'Organisation Mondiale de la Santé était claire. Il fallait détruire les foyers de maladie pour éviter la pandémie. Nul ne voulait voir cette nouvelle souche de virus ultra contagieuse, et létale à quatre-vingt-dix-neuf pourcents, s'étendre aux pays occidentaux. Il n'existait aucun traitement, et le seul semblant de mesure qui avait été mise en place par les autorités, jusqu'à présent, avait été l'incinération des cadavres. La version mutante du virus Ébola était si virulente qu'elle pouvait tuer en quelques minutes. Les premiers cas avaient été recensés en 2022 en République Démocratique du Congo, et la maladie s'était répandue comme une traînée de poudre, contaminant et décimant des villages entiers, ravageant les grandes villes d'Afrique noire.

L'OMS avait mis l'Afrique centrale et l'Afrique du sud en quarantaine. Et si les pays d'Afrique du nord échappaient à ces mesures drastiques, c'était uniquement parce qu'on n'y avait encore recensé aucun cas, probablement grâce aux grandes étendues désertiques qui les séparaient de leurs voisins.

À présent, plus personne n'osait s'aventurer dans les zones à risque. Les responsables, bien à l'abri dans les grandes tours de verre des métropoles, avaient déclaré qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre que la pandémie se résorbe d'elle-même. C'est-à-dire, en langage clair, qu'il n'y ait plus de vecteurs pour la maladie, plus de victimes potentielles, regarder l'Afrique mourir sans rien faire.

Les autorités internationales se contentaient de nettoyer les régions les plus touchées à grand renfort de napalm. « Le feu purificateur ! » clamaient certaines milices extrémistes qui voyaient dans la désolation qui frappait le continent africain un juste châtement divin.

Les quelques organisations humanitaires qui avaient envoyé des médecins au début de la vague d'épidémie avaient été obligées d'abandonner faute de volontaires. Nul n'était revenu vivant de ces expéditions.

Pourtant, le virus épargnait quelques personnes, sans que les scientifiques en comprennent vraiment la raison ou puissent en tirer un quelconque traitement, encore moins un vaccin. Ce dont on était sûr, en revanche, c'est que la plupart de ces individus étaient des porteurs sains qui répandaient la maladie sans le savoir. Et c'était bien là que résidait tout le problème. On avait cru à plusieurs reprises la maladie éradiquée par les mesures de quarantaine mises en place. Mais le virus finissait toujours par réapparaître, et il frappait plus fort à chaque fois.

Quelques années auparavant, John W. Miller, alors Président des États-Unis, avait fait campagne pour une solution radicale. Sa proposition était simple et efficace. Pourquoi ne pas utiliser

les missiles nucléaires pour nettoyer les zones à risque ? Certains avaient applaudi des deux mains à cette proposition audacieuse, allant même jusqu'à préconiser, au nom du principe de prudence, la vitrification pure et simple du continent africain. Mais la grande majorité de la population mondiale avait poussé de hauts cris. Et les retombées ? Ils n'y avaient pas pensé tous ces militaires, tous ces scientifiques ? Anéantir le virus en détruisant des villes et des villages entiers d'accord, mais bombarder la planète avec des engins nucléaires ? Quid de la faune et de la flore ? Les associations écologistes et humanitaires étaient toutes montées au créneau.

L'Afrique avait été le berceau de l'humanité, il n'était pas question de la rayer de la sorte de la carte du monde.

Le Président Miller avait mesuré son erreur lors des élections suivantes qu'il avait perdues face au candidat démocrate, au grand soulagement des organisations internationales.

Un choc violent le fit tanguer. Il sentit le balancement du container. Ça y est, exulta-t-il intérieurement. Ils chargent la caisse. Enfin !

Un autre choc sourd, puis plus rien. Il était en route.

Recroquevillé dans l'obscurité, les narines remplies de l'odeur de la poussière mélangée à celle de sa propre sueur, Obame passa une paume tremblante devant ses yeux. Il aurait voulu pouvoir effacer toutes ces images, mais il savait qu'elles le poursuivraient jusqu'à la fin de ses jours.

Il aurait fini brûlé vif s'il n'avait pas fui ce jour-là. Il avait couru sans se retourner, mais la puanteur l'avait poursuivi, des relents d'essence et de bois brûlé qui se mêlaient à une autre odeur, écœurante, qu'il se refusait à identifier.

À bout de forces, il était resté prostré plusieurs heures à attendre. Puis, le bruit des hélicoptères s'était estompé et il avait